



CO  
éditions  
/ SOUVENIR

Marcelle Gamon  
**Ce jardin sans Pierre**  
Journal d'une femme en deuil

*Marcelle Gamon*

# Ce jardin sans Pierre

Souvenirs

## *Sommaire*

Mon cœur en bataille	1
Ce qu'il me reste de toi	3
Avant ta mort, le 24 décembre à midi	5
Ton décès	7
4 janvier 2023 : les funérailles	11
Les jours suivants	15
Février 2023	19
Mars et avril 2023	24
Mai, joli mois de mai.	27
Juin	33
Juillet	46
Août	63
Septembre	75
Octobre	83
Novembre	92
Décembre	100

## *Mon cœur en bataille*

Tu es parti ce matin de décembre. Parti sans rien dire, comme ça, juste comme ça, sans même te rendre compte de ce qui se passait. Du moins, c'est toujours ce que je crois, mais ce dont je doute quand même encore aujourd'hui.

La mort me fait peur. J'en ai toujours eu peur alors que mon père disait toujours que c'était la continuité de la vie. Il était croyant, mais moi je ne le suis pas autant que lui. Pourtant la prière est sur mes lèvres chaque soir où je me couche, comme si c'était un besoin de me rassurer, un besoin de savoir que tu es bien parti là-haut au pays du Soleil levant. Je dis le Soleil levant, car pour moi, ce ne peut être que ça, qu'un lieu où tout est lumière, un lieu où tout est merveilleux et beau, un lieu où il n'existe point de haine, mais seulement de l'amour. Voilà ce que je crois.

Et pourtant en moi, le doute persiste, tout ce que j'imagine est très certainement faux puisque les scientifiques nous le font croire. Mais dans le fond, n'est-ce pas mieux de croire en une divinité? Je ne veux convaincre personne, mais je suis comme désespérée de ne pas savoir, savoir si tu vas bien, savoir si tu me vois, savoir si tu me guides, savoir si tu penses à moi. Tu n'es plus un corps, mais seulement une âme, une âme qui vole autour de moi, une âme qui me suit chaque jour de ma vie, une âme qui me tient compagnie dans le silence pesant, mais aussi une âme qui me donne la paix.

« Tu étais si joyeux, si vivant, ton être tout entier n'était que joie, sourire, et bonne humeur, et pourtant tu étais si fragile, si tourmenté, si sensible. Tu cachais bien ton jeu. »

Je ne voulais pas écrire, écrire sur toi que j'ai connu il y a plus de cinquante-quatre ans, c'était, il me semble la dernière

personne sur qui j'aurais pu écrire, et puis voilà qu'en cet instant, en ce premier dimanche de février je recommence à écrire. C'est plutôt la colère qui me pousse à le faire, car je suis en colère que tu sois mort. Une colère qui ne me quitte pas depuis plus d'un mois, une colère que je tente de maîtriser par mes diverses activités, et aussi grâce à tous ces amis qui sont là pour m'aider. Mais personne ne peut m'enlever cette colère.

Bien sûr, il y a le manque, le vide, le silence de chaque soir où je me retrouve seule dans ce fauteuil à regarder la télévision pour me distraire, rompre justement ce silence. Ta voix que je n'entends plus, même si c'était pour me dire « Tais-toi » ou « Tu m'emmerdes », car dans un couple, il n'y a pas que des mots doux, mais dans le fond, c'est peut-être pour l'acceptation de ces mots qu'on tient le coup longtemps, qu'on vit ensemble contre vents et marées. C'est après des mots durs qu'on entend les mots doux, les mots réconfortants, les mots d'amour qu'on a quelquefois oubliés parce qu'on n'a pas su les dire au bon moment.

Je ne veux pas parler ici de notre vie, ce serait une biographie trop longue, trop complexe, car il y aurait trop de choses à raconter, trop de moments intimes qui ne regardent personne, seulement nous deux. Ce dont je veux parler, ce sont de ces derniers jours avant ta mort, ces derniers jours qui ont attisé ma colère et puis de tous ces jours d'une longue période difficile, comme un journal de deuil.

## *Ce qu'il me reste de toi*

Je suis en colère. Ce n'est pas cette colère qui me pousserait à tuer quelque individu malveillant, pas cette colère non plus qui me mettrait dans tous mes états au point que je sorte de mes gonds pour tout casser, non ! C'est plutôt une colère intérieure qui me ronge, qui pourrait me détruire, qui pourrait m'inciter certains jours à prendre un flingue et à me tirer dessus... mais, je n'en ai même pas le courage, car au fond, j'aime la vie, même si elle m'a tout pris, cette putain de vie.

Ça s'est passé en décembre, tu es tombé là, raide mort dans la salle de bain, sans que je puisse faire quoique ce soit, sauf de m'en vouloir de n'avoir rien pu faire.

Pour me libérer, j'aurais pu aller voir un psy, passer des séances à parler, à discuter, une thérapie ça vous aide, paraît-il, mais moi je n'y suis pas allée. Non pas que je refuse cette solution, mais, je n'en ai pas les moyens et puis trouver un bon psy ce n'est pas chose facile.

Tout le monde me soutient, tout le monde m'aide, ou du moins fait ce qu'il peut pour m'aider, mais je pense que seuls ceux qui ont perdu un conjoint peuvent comprendre cette douleur. J'ai perdu mon père, puis ma mère, dans des circonstances difficiles, l'un de maladie, l'autre d'un accident opératoire. J'ai mis du temps à m'en remettre et aujourd'hui, je sens que ce sera encore plus difficile.

Les journées passent et se ressemblent. C'est un train-train quotidien, et tout à coup, c'est le néant, l'envie de pleurer, et puis pas juste l'envie, mais les gouttes qui roulent le long de mes joues, et après, les sanglots. Pleurer, pleurer sur mon sort, pleurer parce que tu me manques, pleurer parce que chaque instant, chaque

objet me rappelle toi. Pleurer sans savoir même pourquoi, c'est comme une évidence, comme un besoin de faire éclater ma colère et mon chagrin par les larmes.

Au début, c'est presque plus simple. Il y a tous les amis, il y a le mouvement, ceux qui viennent vous dire un petit bonjour, boire un verre ou un café, et ça fait du bien. On parle de l'instant présent, des événements, et puis de toi, car tu leur manques aussi. Et c'est un cercle sans fin, puisque reviennent la mélancolie, la tristesse, et puis les pleurs quand ils s'en vont. Car bien sûr j'évite de pleurer devant eux.

Il paraît que je suis forte, mais en réalité c'est faux. J'ai été forte pendant les premiers jours. D'abord accepter ta mort, se dire que ce n'est pas vrai, ensuite constater que c'est bien la réalité.

## *Avant ta mort, le 24 décembre à midi*

Tu te plains de douleurs dans le cou, comme des décharges électriques, et de douleurs violentes dans la tête. Tu n'es pas un homme à te plaindre.

Tu attends plutôt le dernier moment pour dire que ça ne va pas. Toujours peur de m'ennuyer, toujours peur de m'inquiéter. Souvent, tu me disais : « Je ne te dis rien car tu vas encore te faire du souci » ; à quoi je répondais : « Si je ne peux pas m'en faire pour toi alors pour qui veux-tu que je m'en fasse ? » Tu étais pour moi à la fois le mari et l'enfant, celui que nous n'avons pas eu.

C'est donc avec empressement que je t'ai emmené au service des urgences. Il y avait peu de monde. Une veille de Noël, personne n'est vraiment malade, sauf ceux qui le sont vraiment ou qui, par précaution ou inquiétude, préfèrent s'y rendre.

Rapidement pris en charge, après avoir donné les explications à un infirmier de l'accueil, je t'ai laissé là, entre de bonnes mains. Ce que je croyais, bien sûr. Ne va-t-on pas aux urgences pour ça ?

Vers 18 h, ou je ne sais plus très bien, tu m'as téléphoné que tu ressortais. Tu semblais rassuré quand je t'ai retrouvé, mais tes maux étaient toujours présents. « Il faudra prendre des cachets pour la douleur, m'as-tu précisé. Apparemment, je n'ai rien de spécial, sauf que mon pouls est lent, bien trop lent — mais chez toi c'était habituel ; “un cœur de sportif”, t'avait dit plusieurs fois ton cardio —, et peut-être tenter d'envisager la pose d'une pile, plus tard. »

Rassurés, nous sommes rentrés à la maison, tu as même eu le courage d'ouvrir quelques huitres. C'était la veille de Noël et

notre petit réveillon à deux. Une nuit tranquille s'en suivit, avec toujours des douleurs au réveil, mais la prise de cachets avait semblé faire son effet pendant quelques heures. Je ne me souviens pas si tu es allé chercher ton journal comme chaque dimanche, je suppose que oui, car en l'instant où j'écris, j'ai tout oublié. Je me souviens seulement du jour de Noël, avec nos deux amis, les cadeaux qu'on a ouverts. Tu étais heureux, tu as ri comme d'habitude, la douleur semblait avoir quitté ton corps.

Mais le soir, ce sont les douleurs qui reviennent, les cachets à prendre, puis l'appel au Samu à 2 h du matin, un médecin qui me rassure, qui précise que c'est sans doute une névralgie dentaire.

Le lundi matin, direction dentiste. Il est fermé. Vacances de Noël. Alors, retour aux urgences. Là encore, à croire qu'on ne prend pas tes douleurs au sérieux, car tu ressorts une heure plus tard. Deux jours de repos, deux jours de douleurs, mais une grande hâte pour toi, celle d'appeler ton médecin traitant dès son retour de vacances, le jeudi matin

# *Ton décès*

*Jeudi 29 décembre 2022*

Tu es tombé dans la salle de bain. Moi j'étais dans la cuisine, je préparais le petit déjeuner. Je n'ai rien entendu, seul un bruit bizarre m'a interpellé et poussé à aller voir. Tu étais là, allongé, nu, deux râles au bord des lèvres, et moi impuissante, à te secouer, t'appeler, mais tu étais déjà ailleurs.

Le téléphone, les pompiers, une serviette de toilette pour couvrir ta nudité, l'appel aux amis, les plus proches bien sûr, et puis c'est l'engrenage, la stupeur, l'incroyable, la panique, les hurlements. Non ! ce ne peut pas être, pas toi, non ! Pas toi.

L'ambulance rouge est là, le Samu suit peu après, il est sept heures ce matin de décembre.

Maintenant, dans le salon, les pompiers qui s'affairent, le Samu qui tente, qui essaie de te réanimer, mais en vain. Je me rends très vite compte que c'est foutu. Les amis sont arrivés presque au premier appel de ce jeudi matin, effondrés eux aussi, comme s'ils s'en voulaient de n'avoir rien pu faire. Mais personne ne pouvait rien faire, j'ai pensé que seul, lui, là-haut, Dieu, t'avait rappelé, que c'était ton heure. Je l'ai engueulé, je lui ai dit que c'était trop tôt, qu'il ne pouvait pas t'enlever déjà. On avait encore plein de choses à faire ensemble, ne serait-ce que de vivre.

Les pompiers t'ont installé sur le lit. Le lit conjugal. Tu es là, paisible, tes petits pieds nus dépassent du drap blanc dans lequel ils t'ont enroulé. Je les touche, comme pour vérifier, mais ils sont déjà froids. Je te regarde, tu souris presque. Je t'embrasse, je caresse tes cheveux blancs, si doux, si blancs. Alors je pleure.

Maintenant ils arrivent, les autres amis, les voisins aussi, je les ai appelés très vite et ils sont venus aussitôt me soutenir, m'aider sans savoir trop quoi faire. Ils sont choqués, comme moi. On boit du café autour de la table, on discute, on ne comprend pas pourquoi.

#### *14 h*

Les pompes funèbres t'ont emmené. Je n'ai même pas regardé. Trop dur de voir son être cher emballé dans un sac plastique pour être installé à la chambre funéraire. Je pourrai aller te voir dans la soirée, m'a-t-on précisé. J'ai donné les vêtements, ceux qui partiraient avec toi, ceux qui te ressemblaient lorsque tu étais en tenue du dimanche. Mais je mettrai aussi dans ton cercueil cette veste de travail bleue, cette veste écossaise que tu portais chaque hiver pour travailler dans le jardin, une veste de trappeur ramené d'un premier voyage au Canada que tu affectionnais. Cette veste que j'ai cousue et recousue toutes les années afin qu'elle garde un aspect correct, même si parfois il m'était difficile de combler les trous causés par les ronces.

Après, je me rends aux pompes funèbres, vers 16 h. Sylvie, Paul et Johanne sont là pour m'entourer. Des amis précieux. Discussions obligatoires sur les formalités, le choix du cercueil, la rédaction de l'annonce, le coût des funérailles, le choix du lieu de la cérémonie religieuse — ou non —, le jour des funérailles et de la crémation. Tout est simple et compliqué à la fois, ne pas se tromper, faire ce qu'il y a de mieux.

Le soir à la maison, une soirée entre amis, les plus intimes, dont ceux qui resteront dormir. Mon amie d'enfance, celle que je connais depuis l'âge de cinq ans et son mari. Puis il y a aussi Al et Anne. Ces derniers amis connus il y a seulement trois ans. Al avec qui tu as fait Stevenson juste en septembre. Je n'oublie pas Pierrot et Élisa, des amis de toujours. Je ne suis pas seule.

#### *Vendredi 30 décembre*

Préparer les funérailles, celles que tu souhaitais, des funérailles les plus simples possibles. Tu aurais même préféré que ce soit

dans l'intimité. Tu disais : « Personne à mon enterrement, préviens ma famille après ». Mais, je m'en serais voulue. Beaucoup t'aimaient, même si tu pensais le contraire. Je me devais de faire des funérailles dignes de toi, pour te rendre cet hommage, pour te démontrer que j'avais raison de penser que beaucoup de personnes t'aimaient et que tu n'étais pas ce « con » que tu imaginais être, ce mal aimé.

Pour cette tâche, il y a eu les amis, le curé, ami de mes parents, ta famille, moi je suis seule. Vint le choix des lectures, le choix des musiques, et ça, ce n'est pas si simple, même si je connais déjà tes musiques préférées, celles dont tu parlais lorsque tu évoquais ta mort.

Musiques farfelues, à l'image de ton personnage, comme *Pour moi la vie va commencer* de Johnny Halliday, mais aussi musique romantique en souvenir du film *Out of Afrika* que tu adorais, et encore *L'Internationale*, un chant que tu trouvais beau, mais dont je n'ai jamais vraiment su si c'était pour les paroles ou la musique. Je penche pour la musique, mais à bien y réfléchir tu avais en toi ce côté révolutionnaire, comme ton propre père.

Et puis, préparer un texte, un texte pour toi, pour te dire au revoir. C'est ce qu'il y a de plus difficile. De l'écrire d'abord, qu'il ne soit pas trop court, mais pas trop long non plus, qu'il parle de l'essentiel, de l'idée générale de ta vie, en quelques lignes, décrire cet être que j'ai aimé pendant cinquante-deux ans et que je ne peux pas me résoudre à voir partir, même si ma vie avec toi ne fut pas un long fleuve tranquille.

Ce texte, j'y ai réfléchi, je l'ai lu à mes amis, puis j'ai fini par trouver une solution qui convient. Après, il m'a fallu le lire. Je ne pouvais pas le faire lire par quelqu'un d'autre. Moi seule devais le faire.

Une semaine longue s'est écoulée avant les funérailles. Passer la nouvelle année de 2022 à 2023 sans toi. Je n'ai pas réveillé, même si certains amis souhaitaient que je vienne. Je me suis dit qu'ils n'avaient rien compris à ma douleur, même si les

apparences sont trompeuses, tous ces jours qui ont suivi ton décès, j'ai essayé de rester sereine, je me devais de l'être.

Pour le réveillon donc, nous avons soupé à trois, avec mes amis d'enfance, bu une coupe de champagne à ta santé, en toute intimité. Nous avons parlé de toi, de ce que tu aimais, de ta vie, de ta famille et ton sujet de discorde avec elle.

Aller te voir chaque jour à la chambre funéraire, te parler cinq minutes, se dire que tu m'entends peut-être. Je crois que c'est le moment le plus éprouvant jusqu'à la mise en bière. Voir ton corps inerte, ton visage maquillé pour te donner plus belle allure. Mais, ce n'est pas toi que je vois, c'en est un autre. Toi tu es celui que j'ai vu le dernier jour de ta vie, le premier jour de ta mort, toi tout naturellement, tel que je t'aimais, avec tes rides, tes fossettes, et ce calme d'un être reposé. Le dernier jour avant les funérailles, il était temps que tu partes. Ton visage n'était plus tout à fait le même, bien que je sache que c'était bien toi à qui je disais adieu pour la dernière fois.

Écrire, et je pleure encore, me résoudre, je ne le peux point, mais je dois continuer à raconter pour dire, pour dire l'émotion que j'éprouve, et que d'autres comme moi ont éprouvé aussi en cet instant si douloureux.

Écrire pour se défouler, mais aussi pour témoigner, pour partager ce moment difficile du passage de la vie à la mort, et se résilier de continuer à vivre.



CO

éditions

/ ROMAN

/ PULP

/ COURT

s.f./fantasy, polar/noir,  
littérature classique...

Proposez vos manuscrits

**[www.nco-editions.fr](http://www.nco-editions.fr)**

---

Marcelle Gamon  
Troubles mémoires

Version gratuite - Ne peut être vendu

*Image de couverture : JYG*

*Photo de couverture : propriété de l'auteur*

*Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.*

© n'co éditions

3, rue de la Charité - 38200 Vienne

[nco-editions.fr](http://nco-editions.fr)